



# CRACK

Interview de Philippe BOURGOIS

Anthropologue à l'Université  
de San Francisco

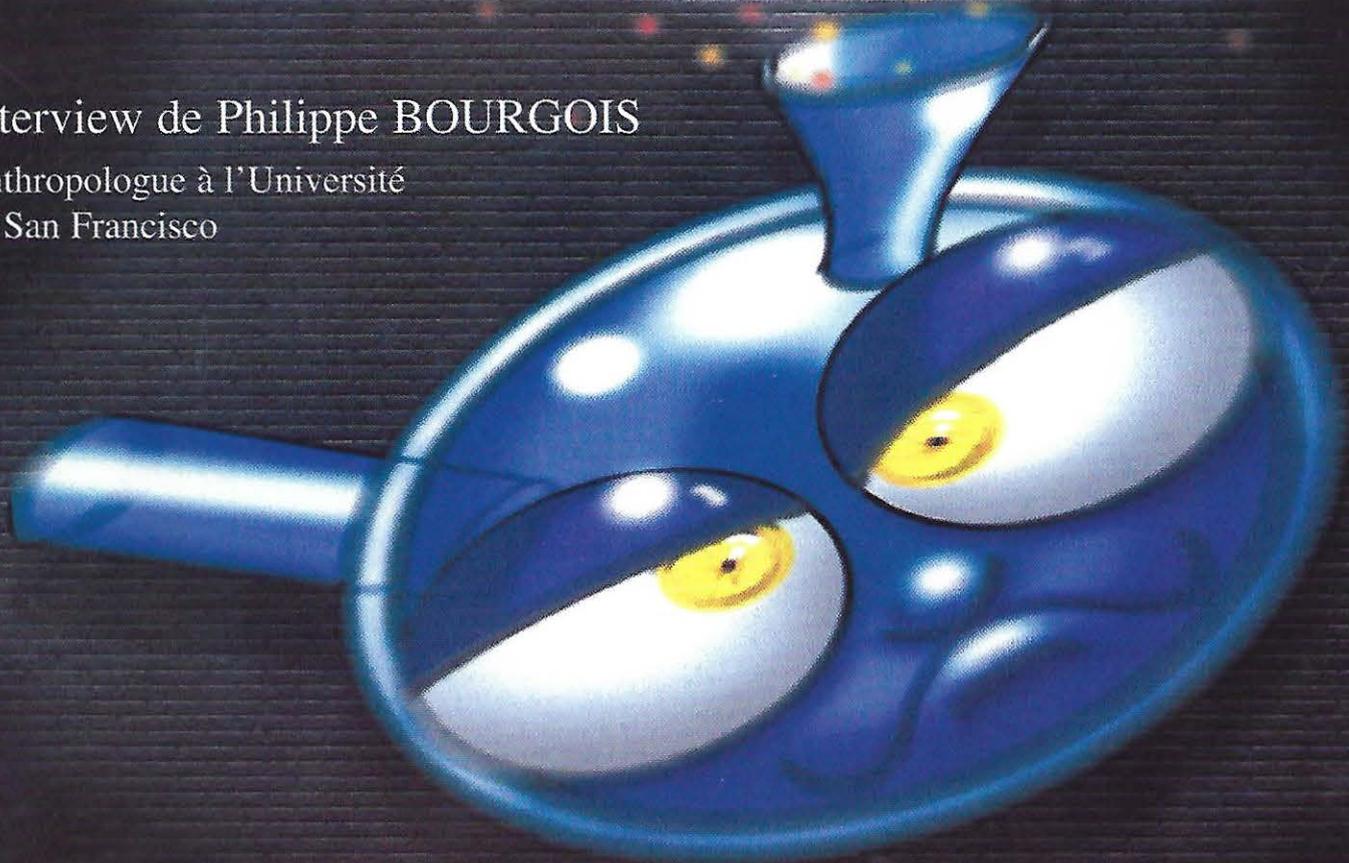


Illustration couverture : Phix : 10F



- Cette nuit j'ai partagé une seringue et maintenant je flippe.  
- On peut faire quelque chose. Mais dans les heures qui suivent.

LES RÉCENTS PROGRÈS DE LA RECHERCHE EN MATIÈRE DE SIDA PEUVENT VOUS ÉVITER, DANS CERTAINS CAS, D'ÊTRE INFECTÉ APRÈS UN CONTACT AVEC LE VIRUS.

**Vous avez partagé une seringue lors d'un usage de drogue, vous n'avez pas mis de préservatif lors d'un rapport sexuel avec une personne contaminée par le virus du sida, le préservatif s'est déchiré, il a glissé.**  
Dans tous ces cas, **rendez-vous le plus tôt possible dans les 48 heures qui suivent**, aux urgences

d'un hôpital, dans une Consultation de Dépistage

Pour savoir où vous adresser près de chez vous, pour connaître l'adresse de la Consultation de Dépistage Anonyme et Gratuit la plus proche : Sida Info Service, 0 800 840 800. Urgences médicales, 15. Minitel 3611, taper sida et le nom ou n° du département. Drogues Info Service, 0 800 23 13 13. Pour en savoir plus, une brochure est à votre disposition chez les médecins et dans les pharmacies, ou au CFES, 3615 CFES (1,29 F/mn)

Anonyme et Gratuit ou chez un médecin. Aucun test ne peut détecter aussi précocement une éventuelle présence du virus. Le médecin peut cependant, selon l'évaluation du risque qu'il fera avec vous, prescrire un traitement pour tenter d'empêcher l'infection (multithérapie pendant 4 semaines).

**Le sida ne se guérit pas. La meilleure solution c'est de se protéger et de protéger les autres.**

SIDA  
INFO  
SERVICE:  
0 800  
840  
800  
appel  
anonyme  
confidentiel  
et gratuit.

**Sida. Aujourd'hui, on peut faire beaucoup.**

**Mais rien sans vous.**

## SOMMAIRE

Éditorial p.3

### ÉCLATS GOUTTE D'OR

La factrice de la Goutte d'Or p.4

APSGO. Une association pour le soutien scolaire p.5

La pétition pour l'ouverture d'un «shooting room» à la Goutte d'Or.

Un hommage aux amis disparus. P.6

### LES ÉCHOS D'EGO

Les résultats avec un peu de retard du concours de vitrines du 1er Décembre 1997.

Le ramassage de seringues dans les aquats du quartier de la Goutte d'Or. p.7

Interview de P. BOURGOIS sur le crack aux U.S.A. p. 8, 9 et 10

### TRIBUNE LIBRE

Ici et maintenant, pour des rendez-vous publics. p. 11

### À LIRE, À VOIR ET À MANGER

Bibliographie. p. 12

### ET LA SANTÉ, ÇA VA ?

Surcontamination au VIH, est-ce possible ? p. 13

### C'EST VOUS QUI LE DITES !

La prison. Merci. p. 14

Drogue, Église et Société. La vie dans un foyer. p. 15

### QUELQUE PART AILLEURS

La réduction des risques ici et ailleurs et quelques brèves du monde. p.16 et 17

### COURRIER DES LECTEURS

Des textes de personnes qui ont voulu témoigner de leur reconnaissance envers EGO. P.18

### BLOC NOTES

Quelques adresses utiles. p. 19

Message de prévention de la C.F.E.S. p. 2 et 20

## ÉDITORIAL 21

**ALTER EGO réapparaît, après de longs mois de silence. Silence involontaire. Silence de contingence. Silence résultant d'une crise. Enfin la tempête est passée. L'heure du bilan et des explications est arrivée. Et surtout nous vous devons la plus grande clarté.**

**Du fait de ses origines volontaires et militantes, EGO n'a jamais pu (ou n'a jamais su) se créer une réserve pour pallier d'éventuelles situations d'urgence. Notre credo a toujours été que les besoins des usagers passent avant ceux de l'association. Ce facteur a créé une grande fragilité dans notre association qui dépendait essentiellement des subventions demandées aux différentes administrations. Il a suffi que des subventions sollicitées pour l'année 1997 dans le cadre de la Politique de la Ville soient remises en question et retardées, pour qu'en Avril 1998 EGO se trouve en situation de très grande fragilité. Toute cette situation a été aggravée par les facteurs liés à notre croissance et tout particulièrement pour les besoins impérieux de changement de local. Heureusement et enfin, non sans peine et avec grande difficulté, nous commençons à remonter la pente.**

**Mais tout au long de ces ennuis inhérents à la crise, nous avons reçu le témoignage de soutien de beaucoup d'amis, surtout ceux issus du quartier mais aussi d'ailleurs. Cette solidarité s'est manifestée autant sous forme de dons matériels que de soutien moral. Nous voulons ici avec beaucoup d'émotion vous dire à tous notre grand merci et tout particulièrement aux associations et personnes qui suivent :**

**505 Drogue International «Sleep'In» (J.M. BORELLO et Anna FRADET) ; Point Écoute de Nîmes (Joëlle PAPANONE) et de Nice (Marie MAZZUCCO, Mustapha et Muriel) ; URACA (Agnès GIANNOTTI) ; Paris Goutte d'Or ; LAGO (Patrick GOSSET) ; AJI ; Salle St Bruno ; Charonne La Boutique (Perlette PETIT et André PREVOT) ; AIDES «Le BRAS» ; MDM «Bus d'Échange de Seringue» ; Les Amis du Bus des Femmes ; Coordinateur Interassociatif M. NEYRENEUF ; REPSUD de Nice ; Arlette DEVOUGE ; Président de la Boutique de Gestion de Paris (Pierre COURTOUX) ; Elisabeth la Factrice ; Odile FOUBERT et Jean Luc TESSIER ; Noël BOUTTIER (Le 18 du mois) ; les membres du C.A. et du Bureau et toute l'équipe d'EGO.**

**À chacun, notre gratitude la plus sincère.**

### LA RÉDACTION D'ALTER EGO EST UN TRAVAIL COLLECTIF

ont collaboré à ce journal :

Alex, Ariane, Arlette, Cathy, Charlotte, Clément, Dorothée, LA CORA, Corinne, Dr DEROUINEAU, Elianne, Elisabeth, Evelyne, Ewa, Henri, Institut PASTEUR, J.B., Karim, Maria, MéliSSa, Mickaël, Mouss, Muriel, Nadia, Natty, Nejib, Phix, Raphaëlle, Romain, Sophie, Tessa, Thomas, Vesna et tous les autres qui nous ont aidés de près ou de loin.

**Président d'EGO : Dominique TARDIVEL. Directeur d'EGO : J.P. LEFLAGUAI. Coordination : Yves BLANC.**

**Comité de lecture : Maryse ATHOR, Lia CAVALCANTI, Noëlle SAVIGNAT. Correctrice : Noëlle SAVIGNAT.**

**Maquette et mise en page : Didier ROBERT.**

**Imprimerie : SCOP IDG 75018 Paris**

Sur les lettres des gosses on lit parfois ces mots :

**"Petit facteur presse le pas,  
car l'amitié n'attend pas".**

Autant dire que c'est difficile de presser le pas avec le désir de s'épancher qui affleure sous la gangue mythique de la froideur parisienne.



Un joli masque qui n'est en fait que celui de la peur, qui n'indique justement rien si ce n'est une déformation de l'identité, une sorte de visage en négatif mais où l'original resterait indéchiffrable.

Il suffit de peu de choses pour que le carnaval des hommes en gris cesse son cortège de faux-semblants, par exemple une veste bleue avec une rayure jaune. Le facteur est à la rue ce que le concierge est à l'immeuble, le gardien au square : un des derniers fils du tissu social dévoré par les mites que sont les machines utilisées comme autant de moyens pour diviser et pressurer les êtres.

Notez bien que je n'ai rien contre le téléphone ou l'ampoule électrique, ça peut servir... comme ça peut asservir.

Le plus drôle, c'est que les humains sont en compétition avec leurs propres oeuvres, forcément, ils vont moins vite à la main, ils sont moins forts au bras, et leur cerveau a un disque dur limité en nombre de données.

Mais imaginez Géppeto soupirant après Pinnochio : "Ah ! comme j'aimerais être une marionnette telle que toi !" ou Dieu voulant ressembler à l'homme, ou l'homme au batracien...

Le moyen-âge est dépassé, heureusement, mais avec la technique l'humain s'étirole. Quand même, elles devaient se tailler de sacrées bavettes, les comères, au lavoir, et quand nos grands-pères passaient leurs soirées à épilucher des petits pois en se racontant des histoires, parce qu'ils se rendaient bien compte que l'important c'était d'être ensemble... je me dis qu'aujourd'hui, ils en ont des raisons de mourir de solitude dans nos cités froides !

De là à ce que les vieux, rompant avec leurs clichés, assument leur désespoir

en prenant contact avec des dealers, il n'y a qu'un pas. Parce que devant et derrière les portes, c'est la même rengaine : les poupées cassées, les boucles grises, les boucles d'or, les overdoses, les "never more", tout ça c'est d'la drôle de dînette, du très bon confit de squelette. Comme le disait Félix LECLERC : "La meilleure façon de tuer un homme, c'est d'le payer à ne rien faire... ça fait des morts qui marchent".

La Goutte d'Or est un village aux champs de bitume et aux fermes à six étages.

Le premier homme qui a trouvé un escargot s'est dit : "Pouah, la vilaine bête!", et il l'a écrasé. Beaucoup plus tard, un autre promeneur l'a ramassé, et comme justement il lui manquait un ingrédient pour accompagner son beurre aillé-persillé, il l'a fait cuire. On connaît la suite...

En jargon postal, il y a les quartiers "propres" et les quartiers "sales", en rapport avec la qualité des boîtes aux lettres, leur lisibilité. Je vous laisse deviner dans quelle catégorie le quartier 41-31 (rues Affre, Pierre l'Ermite, St Luc, St Mathieu) est classé.

Cette mauvaise réputation du quartier se retrouve d'ailleurs dans l'opinion du quidam parisien. Quand je dis où je travaille, j'entends : «Ah ! ça craint par là !» ou «Mais tu n'as pas peur ?»

Trêve de plaisanterie, la Goutte d'Or c'est un peu le corps gangrené qui danse la lambada et personnellement je préfère un corps sain qui se blesse dans son armure qu'on pourrait appeler : sécurité, propreté, flics, caméras. C'est esthétique le 16ème, mais glacial.

Alors est-ce que c'est triste la Goutte d'Or ? Pour moi, non, c'est un village aux champs de bitume et aux fermes à

six étages où habitent des pseudos cousins éloignés, ça fait toujours plaisir de voir la famille...

J'ai le privilège, étant tout de suite identifiable dans ma fonction, de recueillir de spontanés bonjour ; de plus, je connais les gens par leur nom et plus encore du fait de leur courrier, aussi j'ai droit aux confidences sur le palier...

Le problème n'est pas la mégapole, c'est la façon dont on y vit. Vous ne savez pas l'effet que ça produit sur une personne d'être reconnue par un tiers, eh bien il est quelqu'un, tout simplement, un individu sorti de la bouillie infâme de la foule.

Malheureusement, c'est plus généralement chacun chez soi et la télé pour tous...

En fait, le facteur est un collectionneur d'histoires réelles, qui garde ses trésors dans le coffre-fort de sa mémoire.

Ne comptez pas sur moi pour vous montrer mon album de photos ; je peux juste vous dire qu'habitent ici des personnages non-virtuels : le pinson aux pieds cassés, le griot qui délivre du soleil, la poséidonne chevauchant la marée de pavés traînée par ses chiens, l'homme-statue qui se bloque sur le trottoir dans un laps de temps péremptoire, la fillette parcheminée qui vit avec un vrai fantôme...

Le facteur sonne toujours deux fois, mais que peut-il faire de plus qu'être le témoin impuissant des destins, le vide-poche affectif des tendresses inemployées, le guetteur muet qui voit venir l'iceberg ? Celui du Titanic...

Elisabeth HERMIL  
(factrice à la Goutte d'Or).

# L ' A P S G O

est une Association pour le soutien scolaire à la Goutte d'Or.  
Elle a été créée en 1990 .

## 15 janvier 1990... Huit jeunes de la Goutte d'Or lancent un soutien scolaire pour leurs cadets du CM2 à la lère.

APSGO. 25, rue de Chartres 75018 Paris. Tel : 01 42 62 24 28  
Alain TERNUS a rencontré Vesna SPASOVSKI,  
la coordinatrice de l'association.



**A.T. : L'APSGO ?**

**Vesna :** Une association comme l'APSGO, je pense que cela n'existe pas partout. Il y a des associations de grands frères, dans les

cités ou dans les zones dites défavorisées, mais cela a souvent capoté. Soit les gens se sont fait manipuler par les politiques et les financeurs, soit ils n'ont pas su gérer sur le long terme. Avec nous, ça marche, parce que les gens reviennent. Ceux qui se faisaient aider avant aident les autres une fois qu'ils ont grandi ; il y en a qui s'investissent vraiment dans la vie de l'association, que ce soit dans l'encadrement, sur le soutien scolaire, les demandes de subventions, l'organisation d'activités...

**A.T. : Pourquoi vient-on à l'APSGO ?**

**Vesna :** Au-delà de la dynamique de quartier que nous entretenons, il y en a qui viennent ici tout simplement parce qu'ils peuvent travailler, faire leurs devoirs avec leurs copains. Et c'est cool, du moment qu'on se respecte les uns les autres. Et puis aussi, il y en a plein qui n'ont pas de place chez eux, pas de dictionnaire, pas d'encyclopédie, ou qui ne savent pas les utiliser à bon escient. Ici, on trouve des personnes à qui l'on peut demander conseil, il y a des étudiants qui viennent, des grands du quartier ou d'ailleurs, il y en a qui ont Bac+4, Bac+5, des thésards, ils sont plongés dans un truc où il y a des perspectives. Ça offre un modèle. Je pense que c'est riche pour les jeunes de rencontrer, je ne sais pas, par exemple : une fille qui prépare une thèse de chimie... Déjà, le nombre de gamins qui savent ce que c'est que l'Université, il n'y en a pas énormément ! Ici, ils font des rencontres, voient s'ouvrir de nouvelles perspectives.

**A.T. : Et en dehors des études ?**

**Vesna :** Il y a une expérience à l'intérieur de l'association qui est quand même très importante. Ils apprennent comment ça se joue, politiquement, ils sont citoyens, acteurs de ce qui se passe dans leur quartier et tout à fait conscients des enjeux. Peut-être pas de tout, parce qu'on ne réalise pas tout de suite... Mais venir ici a servi à tous, ne serait-ce qu'au niveau personnel : donner des cours aux plus jeunes, participer à des

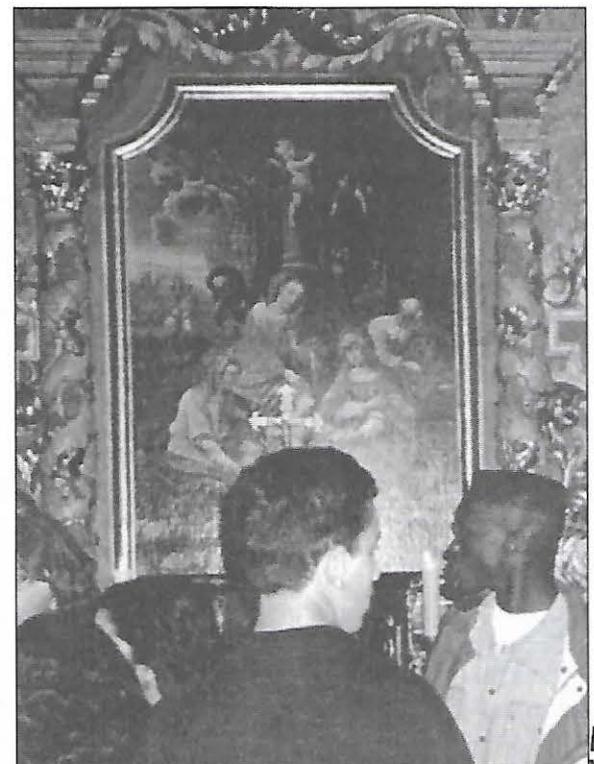
réunions, débattre de questions diverses, organiser des actions en commun, savoir prendre le téléphone et formuler une demande sans se faire jeter, savoir s'exprimer en public... Une nana comme Nadia, par exemple... Je me rappelle, quand elle est arrivée, elle était toute petite, mais à force d'être tout le temps dans le bain, elle prend la parole en public, elle intervient sans aucun problème. Je la trouve dix fois plus dégourdie que je ne l'étais quand j'ai démarré à l'APSGO. Et j'avais déjà 17-18 ans...!

**A.T. : L'importance d'une structure comme l'APSGO, tu la résumerais comment ?**

**Vesna :** Une vraie dynamique de groupe, de quartier. On transmet au fur et à mesure des choses qu'on a apprises, pour ne pas répéter les mêmes erreurs. Je pense qu'on a une influence très positive sur les jeunes du quartier. Malheureusement, les subventions sont loin d'être à la hauteur de ce qu'elles devraient être ! Mais bon ! Tant qu'il y aura des gens pour croire à ce que nous faisons... ça continuera !

**A.T. :** Nous ne doutons pas que ça continuera, car nous sommes nombreux, dans ce quartier, à avoir compris que la solidarité n'était pas un vain mot.

A.T.



# T O U S E N S E M B L E

## Au Ministre de la Santé, Aux Parlementaires et élus du 18ème,

**Mettons un local d'échange de seringues au 56 boulevard de la Chapelle. Prenons des usagers de drogues complètement désinsérés, sans domicile et en butte constante à la répression.**

**Considérons des habitants du quartier quotidiennement confrontés aux nuisances causées par le trafic de drogues.**

**... Et tout est réuni pour relancer fortement le débat sur la politique menée en matière de toxicomanie.**

Suite à une réunion organisée entre l'association EGO et des habitants du quartier, ces derniers ont pris l'initiative de rédiger la pétition suivante :

Nous, associations et habitants du 18ème arrondissement de Paris,

- étant confrontés quotidiennement dans nos rues, dans nos immeubles et nos cages d'escaliers aux problèmes graves engendrés par le trafic de drogues, tant pour les habitants (portes cassées, vandalisme, tentatives de cambriolage, agressions physiques et verbales, seringues souillées, etc.) que pour les usagers de drogues (dégradation rapide de la santé, tant physique que morale, enfermement dans la spirale de l'exclusion sociale, violences, etc.)

- constatant les limites de la répression policière qui n'aboutit qu'à déplacer le problème de rue en rue, d'immeuble en immeuble, demandons avec insistance au Ministre de la Santé, aux Parlementaires et aux autres élus du 18ème que, conformément aux conclusions des rapports officiels remis ces dernières années aux gouvernements successifs et à l'image de ce qui se fait dans de

nombreux pays européens, des initiatives audacieuses soient prises pour faciliter la mise en place (dans tous les quartiers touchés de Paris et de sa banlieue, et non pas seulement dans le 18ème) de tous les dispositifs (structures d'accueil, développement des programmes de substitution, création de salles d'injection, distribution médicalisée d'héroïne, etc.) permettant à la fois :

- pour les usagers de drogues, une meilleure réduction des risques et des possibilités de réinsertion dans la société (avec ou sans abstinence)  
- pour les habitants des quartiers où sont fixés les trafics, une meilleure qualité de vie et une réappropriation de l'espace public dans la convivialité.

Nous demandons qu'enfin ce problème soit abordé, tant au Gouvernement qu'au Parlement, sans présupposé idéologique ni tabou mais de façon pragmatique en tenant compte de l'intérêt de tous, et notamment des populations

vivant quotidiennement confrontées à ce trafic.

PARIS GOUTTE D'OR, dans un dossier consacré à la toxicomanie, a invité toutes les associations du 18° à se saisir de cette pétition et de la signer.

Le 18ème du mois a repris le sens de cette démarche dans son numéro de février.

Espérons que ces échos ne se perdront pas dans la cacophonie des faux discours, et que les autorités compétentes sauront prendre les mesures qui s'imposent en matière de toxicomanie et de réduction des risques liés à l'usage de drogues.

A.T.

L'année 1998 a tristement commencé avec la disparition de personnes qui non seulement ont vécu dans le quartier mais aussi ont marqué par leurs personnalités les différentes associations et familles de la Goutte d'Or.

Nous rendons hommage ici à :

- Youcef KAID, dit «Dadi», qui fût fondateur de l'association «Les Enfants de la Goutte d'Or» ainsi que du club de football du quartier.

- Monsieur BABBONI, père de Piétro, lui-même enfant du quartier et membre de notre association.

- Néné MENDY, sœur de Jacques MENDY qui travaille aux Enfants de la Goutte d'Or».

- Une pensée particulière à des amis disparus : Christelle, Hervé, Djamel, Caroline et Laurent.

Nous ne vous oublierons jamais

## CONCOURS DE VITRINES PHARMACIES PREVENTION SIDA

Dans la lignée de l'année 1996, l'association **Espoir Goutte d'Or** a renouvelé le concours de vitrines instauré cette année-là, avec les pharmaciens du quartier de la Goutte d'Or.

Cette manifestation a eu lieu à l'occasion du 1er Décembre, Journée Mondiale de Lutte contre le Sida.

En 1997, on a pu voir une augmentation de la participation des pharmaciens par rapport à l'année précédente. Le thème de cette année était le suivant : "Les enfants dans un monde marqué par le Sida."

Seulement quatre pharmaciens sur dix-huit n'ont pu faire cette vitrine pour diverses raisons.

Une remise des prix a eu lieu le 1er Décembre 1997, à 20h00, à la Salle St Bruno, en présence de toute l'équipe d'EGO, ainsi que de plusieurs associations du quartier et de plusieurs pharmaciens participants.

LES ÉCHOS  
D'EGO

Les trois lauréats ont été les suivants :



**1er Prix :** (deux repas au restaurant "Le Moulin de la Galette" pour une somme de 1 000 francs), remporté par la **Pharmacie Salaun**, 34, rue Stéphenson PARIS 18.

**2ème Prix :** (une cafetière électrique Espresso), remporté par la **Pharmacie Kétari**, 64, Bld Barbès - PARIS 18.

**3ème Prix :** (deux bouteilles de champagne), remporté par la **Pharmacie Azoulay**, 24, Bld Barbès - PARIS 18.

Les autres participants ont reçu une boîte d'un prestigieux chocolat en remerciement de leur collaboration.

L'année 1998 devrait être celle de la continuité, dans le but d'entretenir un partenariat avec les pharmaciens du quartier.

### RAMASSAGE DE SERINGUES SUR LA VOIE PUBLIQUE

Suite à la réunion organisée à STEP avec des habitants du quartier, une nouvelle action a été mise en place. Il s'agit de ramasser les seringues usagées jetées sur la voie publique. Pour ce faire, nous avons sollicité des usagers de drogues fréquentant le local d'accueil d'EGO. Quatre d'entre eux ont répondu présents, et ont suivi la petite formation organisée à cet effet. Ils ont ensuite été équipés du matériel adéquat à un ramassage de seringues exempt de tout risque de contamination (gants, pinces, containers, sacs à dos) ainsi que de badges d'identification\*. La police a bien sûr été prévenue de cette action (à durée non déterminée) devenue effective à la fin du mois de décembre.

Les acteurs de prévention menant cette action le font de façon bénévole; toutefois, compte tenu de la situation très précaire dans laquelle ils se trouvent, EGO a décidé de les gratifier de "tickets service" (au prorata du nombre de seringues ramassées).

Nous vous tiendrons au courant des résultats de cette action.

A.T.

\*Ce matériel est fourni conjointement par le SMASH et EGO.

### MON RAMASSAGE DE SERINGUES



Pour moi, le ramassage de seringues est une contribution que j'apporte à l'assainissement du 18<sup>e</sup> arrondissement. Même si ramasser les seringues qu'on trouve dans la rue, ce n'est pas toujours très facile. Par exemple, quand on tombe sur des personnes qui sont en train de se faire un shoot. Il m'est déjà arrivé d'avoir quelques accrochages, mais ça c'est toujours bien terminé. Il faut parler avec ces personnes, leur expliquer que mon rôle ne consiste pas à les

ennuyer, mais seulement à ramasser les seringues qu'ils laissent parfois traîner derrière eux, et donc jouer un rôle de prévention. Il se trouve que certains jours, je tombe sur des habitants du quartier qui me regardent avec des yeux grand ouverts et qui me demandent ce que je fais ; du coup, je leur explique en quoi consiste mon action, généralement ils trouvent ça super et posent des questions sur le bénévolat que j'effectue ; ils se sentent touchés par le problème,

impliqués (à un certain niveau) et ça, c'est vraiment super, car il s'agit réellement d'un problème de santé publique.

Je pense que ce que je fais est bien, et je continuerai dans le même sens. Pour moi, c'est comme si je rachetais mes fautes passées.

Un jour, vous finirez par me croiser. Et ce jour-là, vous ne serez pas étonnés de me voir ramasser des seringues...

MICKAEL

Philippe Bourgois : je suis anthropologue. Je vis à San Francisco, mais je suis originaire de New York. C'est dans cette dernière ville où j'ai commencé mon travail sur l'héroïne, à East Harlem où j'habitais, auprès de la communauté latino, dans les années 80. C'était avant l'épidémie du crack à la fin des années 90. J'écrivais à l'époque ma thèse de doctorat sur le mouvement ouvrier en Amérique Latine... et comme je n'aimais pas écrire, je passais mon temps à prendre des cafés ou de la bière dans la rue. C'est dans ce contexte que je me suis fait des jeunes amis qui cherchaient du travail et qui vendaient parfois des joints ou de l'héroïne.

Tout ça c'était en 85, l'année où est arrivé le crack, jusqu'à devenir une épidémie au début des années 90. Alors la communauté a changé. Mes amis se sont trouvés presque du jour au lendemain dans le réseau de crack comme vendeurs et/ou consommateurs. De cette expérience en est sorti un livre, qui va être traduit en français : «Vendre du crack à Harlem».

Maintenant j'enseigne dans une Université à San Francisco et j'ai commencé une étude sur la prévention du SIDA. J'ai rencontré un autre type de

personnes, plus vieux, des vieux consommateurs, écrasés par la misère, des « dopefiends » (endiablés de dope) comme ils se désignent eux-mêmes avec la fierté d'un mode d'appartenance. Souvent des SDF vivant dans des «campements», des terrains vagues auprès des autoroutes, soumis aux descentes et brimades policières rituelles, à la plus extrême misère, dans un état de santé lamentable, sujets à des pratiques à risques très importants. Ils reçoivent parfois la visite des travailleurs sociaux qui ne parviennent à avoir avec eux qu'une relation superficielle, ni à saisir l'inadéquation de leurs conseils et de leurs discours sur la santé et les pratiques de prévention. On essaye donc d'avoir un discours moins absolutiste, plus pragmatique, plus près de la réalité des gens.

**EGO : les travailleurs sociaux qui font de la prévention et de l'information dépendent de structures de l'Etat ou privées ?**

**P.B. :** chez nous c'est la pagaille. Il faut dire que les lois de l'Etat sont complètement répressives, c'est dix fois pire qu'en France. Tu peux aller en prison seulement pour le port d'une seringue. On ne peut pas acheter des seringues en pharmacie et les programmes d'échanges de seringues sont très limités, car il n'y a pas de l'argent autorisé pour leur achat. Même à San Francisco qui a une culture plus ouverte. Alors, les organisations, essentiellement composées de bénévoles, doivent se procurer de l'argent indépendant pour les seringues.

Il faut ajouter que la peur de la violence, à cause aussi d'une certaine diabolisation de la communauté, fait que les organisations n'interviennent, en général, que dans la journée. Ce n'est pas comme à EGO ; STEP est ouvert jusqu'à quelle heure ?

**EGO : jusqu'à 23h30.**

**P.B. :** c'est au moins ça qu'il faut. Autrement, ce n'est pas réaliste : les gens n'ont pas accès aux pratiques de prévention, surtout ceux qui combinent le crack et l'héroïne et qui ont donc des stratégies de sur-

vie beaucoup plus contraignantes et qui n'arrivent plus du tout à gérer le temps ni la consommation.

Ce que l'on voit alors c'est quelque chose de très paradoxal. C'est dans ces conditions qu'ont lieu des pratiques d'échange à haut risque mais qui sont aussi des pratiques de solidarité et d'entraide: «dans mes relations sociales de solidarité, je ne vais pas laisser mon copain malade de manque. Je vais me priver un peu de ma dose pour lui en donner un peu. Comme en plus il n'y a pas accès à assez de seringues, j'injecte seulement la moitié, je sors la seringue de ma veine et la lui donne». Cela c'est un vrai problème. Alors le taux d'infections c'est vraiment tragique : à New York il était de plus de 60%.

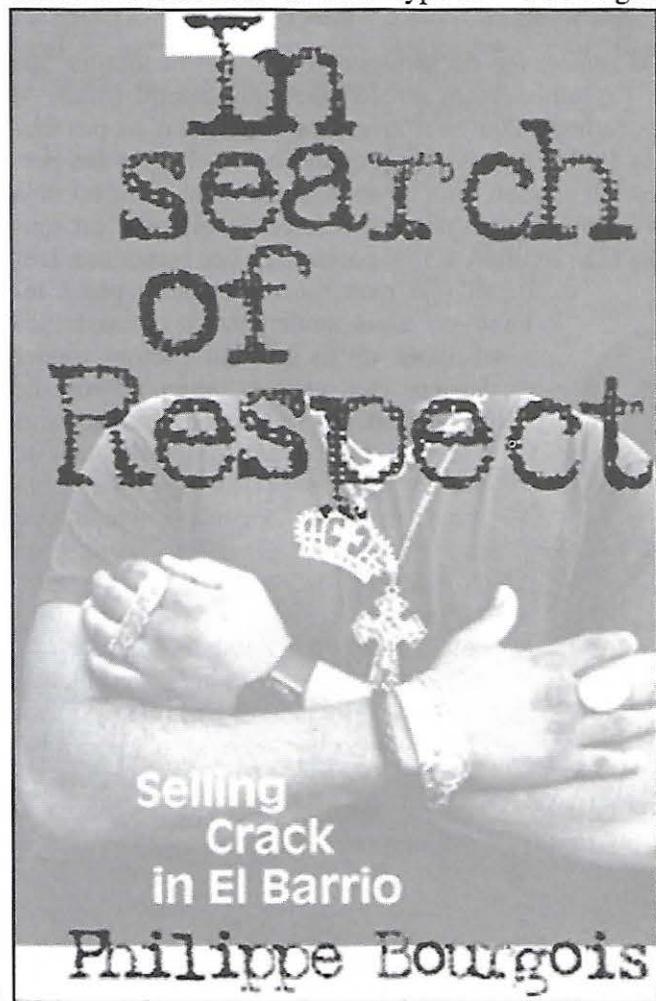
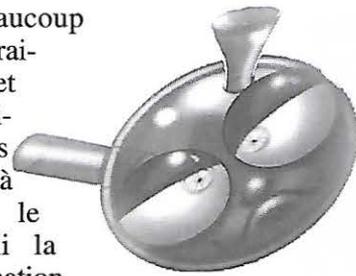
**EGO : de SIDA ?**

**P.B. :** oui. Beaucoup sont morts maintenant et le taux est plus bas. Il faut ajouter que le système de santé est affreux, presque entièrement privé avec quelques places publiques subventionnées. L'hostilité est tellement forte à l'égard des toxicos et ils sont presque exclus des soins. Cela m'est déjà arrivé de me faire refouler avec un malade, très gravement atteint, d'un service d'urgence.

A côté on trouve aussi, à cause de la semi-illégalité des pratiques de prévention, des gens très dévoués et compétents en dépit des carences institutionnelles. Aux USA, une association comme EGO, avec des usagers actifs et impliqués dans la prévention, ne pourrait pas exister. L'ex-toxico doit faire ses preuves en étant très dur et très moraliste avec les autres à cause de l'hostilité des institutions. Mais il y a des nouvelles pratiques qui se développent qui tentent d'aborder la question de la drogue d'un point de vue politique : considérer les problèmes sociaux, la bouffe, le boulot, etc. Considérer l'ensemble du social et pas seulement le problème de la drogue.

**EGO : il y a-t-il des programmes de méthadone aux Etats Unis ?**

**P. B. :** les programmes de méthadone sont assez vieux aux Etats Unis. Ils ont commencé dans les années 60. Il y a des endroits où l'accès est assez facile avec des prescriptions adéquates aux besoins de chacun. Mais comme les politiques



se font au niveau provincial, dans d'autres endroits il n'y a quasiment pas d'accès. Dans ce dernier cas tu dois être très malade pour y avoir accès gratuitement, à long terme et à des doses supérieures à 40 mg. C'est donc dans une visée exclusivement de sevrage que la prescription est faite. En plus le programme de sevrage tu dois le payer, entre 50 et 65 Fr. par jour.

### **EGO : avec des doses dégressives ?**

**P.B. :** je crois qu'ils commencent avec 35 mg. par jour et, s'il y a encore un état de manque, ils remontent de 5 mg. par jour et après deux semaines ils redescendent de 5 mg. par jour. Après trois semaines tu es mis à la porte quelle que soit ta dose. Or le toxico n'a pas le droit de connaître le dosage ce qui le met dans un état d'anxiété permanente. Lorsque tu interrogés les intervenants sur cette hostilité permanente à l'égard des toxicos, la réponse est toujours la suspicion comme a priori de toute relation entre l'institution et l'usager de drogue.

### **EGO : dans ces programmes propose-t-on un accompagnement social, l'accès à un logement... ?**

**P.B. :** il y a toute une rhétorique autour de ceci mais qui ne traduit rien de concret. Pas seulement pour les toxicos. Par exemple, la liste d'attente dans une HLM à New York est de 17 ans, 3.000 logements sont disponibles chaque année pour 17.000 demandeurs.

Je vous entendais discuter, dans votre dernière réunion à EGO du mercredi, sur la difficulté et l'énergie dépensée pour trouver un logement ou même un simple hébergement. Chez nous la question ne se pose même pas. C'est carrément impossible de trouver un logement pour un toxico. Ou un boulot, ou une place en crèche, même pour une mère avec quatre enfants, ou quelqu'un avec qui parler dans un moment de crise, ou des groupes d'auto-support.

Et ça rejoint ce que nous disions à propos des programmes de méthadone. Là aussi il faut se soumettre à des listes d'attente : ça peut être dix jours ou alors trois mois à attendre avec tes douze dollars dans la poche.

Le discours utilisé à l'égard des toxicos est, soit très moraliste, soit très répressif. Alors ces derniers fuient les institutions. Il n'y a pas de dialogue. Cela contraste avec la vitalité de la culture de la rue, l'énorme énergie déployée pour construire des modes d'appartenance qui vont jusqu'à la fierté d'être un

«dément de la dope». Cela traduit une forme d'autonomie par rapport au monde des classes moyenne, à la soumission aux valeurs du travail, au refus de l'exploitation, du racisme. Le rap en est un exemple. Mais en même temps ça s'exprime aussi par des formes d'auto-destruction et de violence incroyables. Ce qui serait intéressant serait de valoriser l'intelligence de la critique de la société bourgeoise qu'opère cette culture de la rue.

### **EGO : pour en revenir au crack, tu disais qu'il y a des gens qui l'injecte aussi aux Etats Unis ?**

**P. B. :** c'est très exceptionnel.

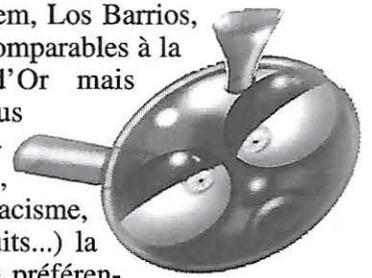
### **EGO : il y a des gens qui consomment seulement du crack ?**

**P.B. :** Non, la grande majorité consomme en même temps de l'alcool. Ceux-ci te diront que celui qui consomme de l'héro est un énerguemène. Et ce dernier va avoir le même discours sur le premier. Il te dira que l'autre est un sale consommateur de crack, qu'il ne peut rien gérer, qu'il s'adonne au crime sans aucun professionnalisme, qu'il est prêt à n'importe quoi. C'est intéressant parce qu'ici en France vous me racontez la même chose. Et puis il y a un autre groupe important qui consomme du crack et de l'héro : après avoir injecté l'héroïne il commence à fumer et ça donne l'effet speed-ball. D'autres encore aiment dissoudre leur crack dans le citron et l'injecter avec l'héroïne mais ça se fait comme un «truc spécial», lorsqu'il y a beaucoup de fric qui circule. C'est une sorte de luxe qui donne aussi lieu à des interminables discussions sur les formes de consommation irresponsables : que la surconsommation de cocaïne emmène les mecs beaucoup plus vite en prison, qu'ils mangent moins, dorment moins, qu'ils deviennent paranos, qu'ils se bagarrent pour rien du tout, qu'ils pètent les plombs, qu'ils s'imaginent être bouffés par les «bestioles de la cocaïne»...

### **EGO : la vermine...**

**P. B. :** oui c'est ça, «la vermine de la cocaïne». Alors certains ne tiennent pas le coup. Ce qui fait qu'il y a quand même un certain rejet du crack parmi la nouvelle génération des jeunes. Beaucoup ont vu leur grand frère, leur père, leur mère, leur oncle ou leur meilleur ami ne plus tenir le coup. Si on ajoute à cela l'épidémie du Sida, on voit que dans des quartiers comme à

East Harlem, Los Barrios, (un peu comparables à la Goutte d'Or mais avec plus de ségrégation, plus de racisme, plus détruits...) la drogue de préférence



parmi les jeunes c'est l'herbe. Or il y a une nouvelle drogue qui est en train de rentrer très fortement : la métha-amphétamine, pas l'ecstasy mais le speed. Elle touche en plus des nouvelles populations sans une tradition de consommation : celles du monde rural ou les populations ouvrières des petites villes. Là où il n'y a pas de sous-culture de la drogue ni des ex-toxicos pour en parler. Pas des travailleurs sociaux non plus avec leurs programmes d'échange et d'information. Et dans ces nouveaux lieux de consommation ça devient très destructif.

### **EGO : en ce qui concerne la composition du crack aux Etats Unis comme en France, est-il préparé avec du chlorhydrate de cocaïne (poudre de cocaïne prête à la consommation), plus bicarbonate de soude ou ammoniac, plus, bien sûr, de plus en plus de produits de coupage ?**

**P.B. :** votre crack est le même que le nôtre. Je ne connais pas sa qualité à Paris. Je pense, en lisant votre étude, que la qualité est pire en France. C'est peut être dû à ce que là-bas la concurrence entre vendeurs est très forte, les prix sont plus bas qu'en France et les clients peuvent être plus exigeants. Ici c'est 100 Fr. la dose je crois, là-bas avec trois dollars tu peux y aller.

### **EGO : les représentations du toxicomane, autant celles des Pouvoirs Publics que celles des citoyens, ont changé depuis l'apparition du crack ? Celle de l'héroïnomanie n'a pas été remplacée par celle du fumeur de crack ?**

**P.B. :** oui. Et on a beaucoup diabolisé le fumeur de crack. Certes, le crack a la particularité que tu peux dépenser deux dollars ou bien 2.000 dollars dans une seule soirée parce que ton corps peut en absorber presque sans limites, tandis qu'avec l'héroïne il y a une limite, celle de la mort par overdose...

### **EGO : et elle a des effets d'une durée beaucoup plus longue...**

**P.B. :** ... de six à huit heures. Alors tu

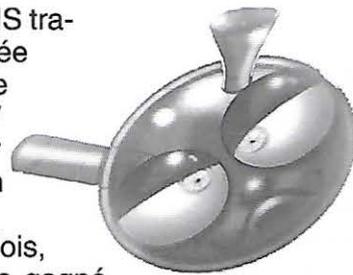
n'as pas l'impulsion d'en prendre trois minutes plus tard. La gestion de la consommation est donc plus difficile, plus destructrice, elle mène plus facilement vers des formes de violence, au délit, à la prostitution. Il y a eu un certain rejet dans la rue mais aussi un très fort rejet de la part des Pouvoirs Publics et des institutions de soins. Ces dernières ne savaient pas comment traiter cette nouvelle toxicomanie du point de vue de leur logique abstentionniste. Le crack ne produit pas de véritable dépendance physique, il n'y a pas de produits de substitution à la cocaïne, comme le subutex pour l'héroïne. C'est essentiellement une dépendance psychique. Ceci aura fait redoubler, au plus fort de l'épidémie du crack en début des années 90, les discours moralistes et d'exclusion : «ce n'est pas physique, c'est un problème de personnalité, de caractère, tu es nul, tu n'as pas de volonté». Ah les bons vieux jours de l'héro quand tout allait bien ! Le toxico était gentil, il était sérieux, il était un pro, il volait seulement ! Il y a quand même du vrai dans ce discours : le fumeur de crack est plus violent, plus destructeur pour la communauté et pour la famille. Ce qu'on oublie cependant c'est que l'on peut sortir plus rapidement du crack que de l'héroïne et que les possibilités de changement de vie pour les premiers sont plus importantes.

Je voudrais dire, enfin, que l'on a besoin d'écouter mieux les toxicos car c'est le seul moyen de faire changer nos conceptions et nos méthodes. Les programmes d'interventions doivent changer pour des raisons pragmatiques de prévention. Mais au-delà, c'est le changement des générations, des drogues, des cultures de la rue, avec leur critique politique de la culture dominante, même avec ses expressions auto-destructrices, qui doivent nous intéresser.

Entretien réalisé  
par Alain TERNUS  
Résumé par Joseph

Philippe BOUGOIS c'est avant tout un ami qui nous visite régulièrement à chacun de ses voyages à Paris.

Philippe BOURGOIS travaille dans la lignée de l'anthropologue Henry MAYHEW "London Labour and the London poor".



Pour la première fois, un anthropologue a gagné la confiance et a réussi à entretenir des relations à long terme avec des dealers de drogues dans un des ghettos les plus durs des États-Unis, Harlem-East.

Pendant 5 ans, l'auteur a observé (au travers de différents moyens (photos, cassettes-audio, etc.) chaque facette de la vie d'une vingtaine de dealers Portoricains.

En présentant leurs conversations à l'intérieur des "Crack house" (squats), et en respectant le contexte, il emploie leurs propres mots, même les plus intimes et des détails très personnels, jusqu'à décrire des crimes violents et leur mode d'organisation criminelle, comme moyen de réalisation des rêves d'enfance de gloire et de dignité qui leur sont les plus tendres.

Au-delà de permettre une compréhension de la vie de la rue, ce livre propose une contribution à la compréhension des sciences sociales dans les relations entre culture et économie, entre responsabilité individuelle et contraintes structurelles, et entre hommes et femmes, parmi lesquels l'importance de la famille est une valeur en pleine mutation.

À travers cette réflexion critique portant sur la race, la classe sociale et la relation hommes-femmes, l'auteur espère nous aider à mieux comprendre les problèmes inhérents à la cité, le plus grand problème interne de la société américaine.

## Observatoire des droits des Usagers dans les institutions

De plus en plus de personnes dépendent des formes diverses d'action sociale du fait de la massification et la chronicisation de la précarité et l'exclusion sociale. Des droits élémentaires, tels que le droit à un revenu, au travail, au logement, aux soins, à des formes diverses de soutien lors des situations de crises, passent de plus en plus par l'intervention des travailleurs sociaux qui se voient imposer par les Pouvoirs Publics l'exercice de formes de contrôle des usagers. Ainsi en est-il trop souvent des projets d'insertion, de la prolifération des accompagnements sociaux qui conditionnent l'accès à ces droits élémentaires.

Des formes de mise sous tutelle déguisées risquent de s'installer et font obstacle à l'organisation et aux luttes légitimes des personnes en situation de précarité. Ce déni des droits politiques des usagers des institutions traduirait une grave régression démocratique et l'instauration de vastes espaces sociaux de sous-citoyenneté.

Des travailleurs sociaux réunis en collectif s'inquiètent de cette dérive :

À travers l'observatoire des droits des usagers nous voulons donc dénoncer les situations d'abus de pouvoir des institutions et des administrations de l'action sociale. Mais, au-delà, il s'agit de promouvoir des formes de participation des usagers aux politiques sociales et au fonctionnement des institutions, de légitimer auprès des travailleurs sociaux les organisations et les luttes des chômeurs, mal-logés, sans papiers, usagers de drogue... Il s'agit, encore, de donner une visibilité aux formes d'auto-support et d'action communautaire en mesure de rénover une action sociale qui court le risque de s'ankyloser dans des pratiques bureaucratiques, non participatives et gestionnaires de la précarité et l'exclusion sociale. Cette démarche traduit, enfin, le refus des travailleurs sociaux de devenir les instruments des nouvelles formes de contrôle social.

Pour plus d'information, vous pouvez écrire ou téléphoner au :

«Collectif Solidarité Active Usagers et travailleurs sociaux»

25, rue St Maur 75011 Paris

Tel et fax : 01 48 07 06 68

e-mail : Fred@ras.eu.org

# ICI ET MAINTENANT

pour des rendez-vous publics  
Café La Taverne 34, avenue de Saint-Ouen 75 018 Paris

Ça bouge...

Le café est un lieu de vie, de passage, de rencontres et d'échanges : un lieu d'instants communs et insolites. Mais c'est aussi la présence régulière des mêmes visages, partageant avec affection un espace dans lequel ils vivent chaleureusement. C'est un peu comme leur «chez-soi», qu'ils délaissent quotidiennement ; à la façon d'un rite qu'ils entretiennent, en y trouvant toujours plus de raisons d'être.

Ça se passe dans notre quartier...

«Ici et maintenant», qui n'est pas une association (déclarée), désire s'inscrire dans la vie du quartier. Le quartier n'est pas un espace précisément délimité ni un arrondissement. C'est un ensemble qui possède une certaine unité, des caractéristiques et sa propre physiologie ; par le biais de son organisation dans l'espace, de son architecture, mais surtout de ses commerçants et de ses bistrotiers. Ils sont les principaux médiateurs entre les gens du quartier qui viennent y trouver une écoute, rire, s'indigner, revendiquer ou dénigrer. En ces lieux, ils se sentent les maîtres de la politique de leur quartier.

C'est «notre» quartier, dit-on. On utilise un possessif, qui peut correspondre à une décision affective et sentimentale. On l'a adopté, on se l'est attribué, on s'en est emparé plus ou moins aisément. Mais une chose est certaine : après cela, il est difficile d'en changer...

Ce sont des gens du quartier. Ils y vivent, y travaillent, ou simplement s'y retrouvent dans les cafés...

«Ici et maintenant» n'est pas exclusivement constitué de gens habitant le quartier. Certains viennent d'autres contrées ! Quelques-uns sont politisés, ou syndiqués depuis des années, d'autres ont toujours « milité », sans jamais avoir été inscrits quelque part. Des professeurs, des artistes, des chômeurs et bien d'autres se côtoient et oeuvrent ensemble. On constate une multiplicité dans les métiers, les lieux d'habitation,

les origines, les âges - qui est une richesse essentielle du fonctionnement de cet espace de sociabilité.

Tous les gens qui se déplacent, qui participent (que ce soit le mardi, aux réunions préparatoires, ou aux soirées-débats, une fois par mois), ont un travail, ou sont engagés dans d'autres projets, fréquentant d'autres milieux et d'autres gens. Ils n'ont donc pas le même temps à y consacrer, ne possèdent pas la même disponibilité... Mais c'est pourtant l'une des caractéristiques que nous désirons entretenir. Nous ne voulons pas imposer de cadre, ou fixer une sorte de déontologie que chacun serait censé suivre. L'essentiel est que nous nous consultations et que nous ayons une réflexion commune. Il faut certes organiser, orienter, informer, mais cela reste, avant tout, un espace de libertés, dans lequel vous pouvez proposer, discuter ou agir à votre guise (en partant du principe que le respect d'autrui est acquis).

Ça cherche à créer des espaces de débat, des initiatives sociales, des rencontres culturelles...

«Ici et maintenant» est volontairement une appellation qui suscite un sentiment d'immédiateté, de présent, d'éphémère, mais aussi d'efficacité. La démarche initiale est celle-ci. Ensuite, nous pouvons décider d'un investissement dans la continuité : l'action, en allant à la rencontre des habitants du quartier, des associations existantes, ou en proposant notre appui et notre participation à des initiatives sociales.

«Ici et maintenant» est un espace de sociabilité, de débat, de réflexion, qui demande un travail d'organisation. Un espace de libertés, de démocratie, suppose avant tout un respect de cette liberté et de l'égalité des citoyens auxquels appartient le pouvoir. Cette organisation est indispensable lors des débats, pour ne pas que l'anarchie s'impose dans la prise de parole par exemple. La finalité première de ces soirées-débats est de recréer un lien social, des liens humains qui se délittent, voire qui sont totalement brisés : tenter de soigner une déchirure sociale (expression bien connue de tous) à l'échelle du quartier, pour commencer. Prenons, par exemple, le lycée Mallarmé, dont l'Académie de Paris envisage la fermeture à la rentrée 98. «Ici et maintenant» a entamé une action en participant à des mouvements de

défense du lycée, en entrant en contact avec les gens concernés et en mettant à leur disposition notre espace pour organiser une soirée dans laquelle ils puissent s'exprimer.

Ces liens à recréer passent donc par la prise d'initiatives en commun, par des choix de combats à mener, dans un espace que chacun doit s'approprier, ainsi que le débat. La notion d'appropriation est très importante. Elle «régit» le déroulement de la discussion, et engendre une complémentarité des personnes présentes et de leurs idées, une réflexion partagée et une démarche plus créative, par le biais de leurs propositions personnelles.

Nous devons continuer à créer et à véritablement ancrer ce genre d'initiatives dans les quartiers. Un lieu de discussion, un lieu culturel, d'échange, d'enrichissement humain.

Ça veut encore croire qu'en dehors de la T.V et du chez-soi, il reste des lieux où l'on peut trouver du sens et du plaisir...

A travers la réflexion que l'on amorce à chaque fois que l'on se rencontre, constatant que l'on peut avoir confiance les uns en les autres pour faire avancer le débat de façon posée, ayant conduit des personnes - qui n'auraient jamais pensé prendre la parole - à s'exprimer, ayant toujours eu conscience que chacun avait quelque chose à nous apporter, nous pensons pouvoir nouer le sens et le plaisir, sans régenter.

«Ici et maintenant» ne se présente pas comme une famille d'accueil. Pour la plupart d'entre nous, c'est une chose de plus dans nos vies, en laquelle on croit, et grâce à laquelle on peut projeter. Mais elle peut aussi en faire partie intégrante.

Les gens viennent se nourrir humainement et intellectuellement. Prendre. Mais ils viennent aussi donner avec respect et solidarité (la dépendance mutuelle entre les hommes) tout ce qu'ils peuvent. Puis certains décident d'appuyer et d'accompagner un investissement dans la continuité, plus concret, plus social.

## PLUS CONCRETEMENT :

Les réunions préparatoires ont lieu, la plupart du temps, le mardi, à 19 H.

Les rendez-vous publics, les soirées-débats, se succèdent à un mois d'intervalle, un vendredi.

**Comprendre**



Michel Rosenzweig

# Les drogues dans l'histoire entre remède et poison

Archéologie d'un savoir oublié

PROSPECTIVE  
Femmes

De Boeck & Belin

Qu'est-ce qu'une drogue ? La distinction entre drogues licites et drogues illicites a-t-elle un fondement scientifique ?

Quelle est la différence entre une drogue et un médicament ?

Pourquoi et comment consomme-t-on des drogues ?

Pourquoi et comment certaines drogues ont-elles été interdites ?

C'est à ces questions que tente de répondre cet ouvrage en déconstruisant les représentations sociales des adultes tout en proposant une connaissance susceptible de rassembler deux discours prétendument inconciliables : celui des jeunes et celui des aînés.

Ainsi, entre remède et poison, abstinence et abus, drogues et médicaments, plaisir et douleur, légalité et norme, contrainte et autonomie, normal et pathologique, se déploie un large spectre que notre parcours s'attache à balayer en le décomposant en quatre regards - anthropologique, historique, juridique et scientifique -, tous les quatre constamment inscrits dans une perspective socio-économique et géopolitique.

Conçu comme un outil de découverte, l'ouvrage invite au débat contradictoire tout en visant à la fois la création de liens et la restauration du sens critique par le partage de connaissances dynamiques.

Auteur : Michel ROSENZWEIG. Édition De Boek & Belin

Le crack. Par dizaines de milliers, dans les guettos américains noirs ou latinos, les «crackheads» n'ont plus qu'un but dans leur existence : trouver le prochain caillou de crack à fumer.

Au terme d'une plongée de quatre ans dans une crack house du Spanish Harlem, où les toxicomanes viennent consommer ce puissant dérivé de la cocaïne, et recréer un semblant de sociabilité, Terry Williams a pu dresser le tableau d'une Amérique honteuse et cachée. Celle qui, aujourd'hui, compte ses morts.

Il décrit un univers clos, violent et parfois tendre, où se parle un autre langage, où la consommation de drogue et les pratiques sexuelles sont étroitement liées, et où une véritable «drug culture» a vu le jour, pour se répandre dans le monde et atteindre aujourd'hui l'Europe. Dans le même temps, il dénonce l'intolérance et l'incompréhension dont nous faisons preuve à l'encontre de cette population chaque jour marginalisée davantage. Car plus qu'une simple étude ethnographique (la première en son genre) ce livre est une sévère mise en garde contre notre seule dépendance réelle : le rejet collectif, l'exclusion des toxicomanes.

Terry WILLIAMS, professeur à la New School for Social Research de New York, est l'auteur remarqué de «Cocaïne Kids» (Gallimard 1990).  
Traduit de l'américain par Frédérique REVUZ

**TERRY WILLIAMS**

# CRACK HOUSE

Quatre ans d'enquête  
au bout de la nuit



ÉDITIONS  
D'AGORNO

### La consommation du Crack à Paris en 1993.

Données épidémiologiques et ethnographiques.

F.R. INGOLD et M. TOUSSIRT.

Annales Médico-Psychologique, numéro 6, 1994, 152.

### Approche ethnographique de la consommation de cocaïne à Paris.

IREP, Juillet 1992.

### Les interactions Crack,

précarité et VIH.

Abdalla TOUFIK, in Transcriptase, numéro 32, Janvier 1995.

### CEDRO, L'héroïne, la cocaïne, et le crack en France,

Trafic, usage et politique.

Tim BOEKHOUT VAN SOLINGE. Amsterdam/Paris, Juin 1996.

### Étude sur le Crack à la Goutte d'Or

réalisé par l'Association Espoir Goutte d'Or, Georges HIDALGO, Christian LEFORT et Alain TERNUS.

Supervision technique Lia CAVALCANTI  
1996.

# SURCONTAMINATION

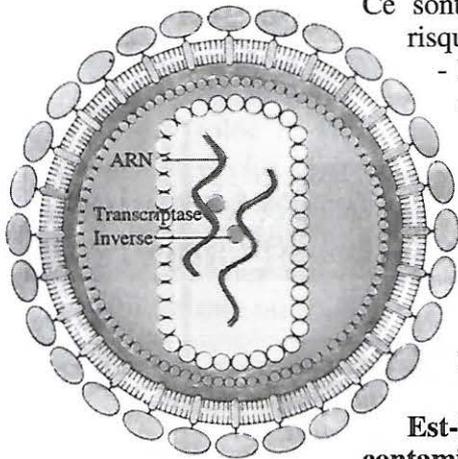
## Qu'est-ce que la surcontamination ?

Ce terme est utilisé lorsqu'une personne séropositive à l'infection VIH, donc contaminée, s'expose dans une pratique à risques avec une autre personne, également contaminée. Elle risque alors de recevoir à nouveau du VIH provenant de l'autre personne.

## Quelles sont les pratiques à risques pouvant engendrer une surcontamination ?

Ce sont toutes les pratiques à risques connues :

- le partage des seringues, mais aussi de tout matériel d'injection (cuillères, cotons, etc.).
- les rapports sexuels non protégés : les pénétrations vaginales et anales, les rapports bouche-sexe.



## Est-il dangereux de se surcontaminer quand on est déjà séropositif ?

Quand on est déjà séropositif, il y a de grandes quantités de VIH dans l'organisme, contre lequel on lutte grâce aux anticorps fabriqués en permanence par les globules blancs. Si l'on s'expose au VIH d'une autre personne séropositive, la quantité que l'on risque de recevoir est très faible par rapport à ce qui existe déjà en soi.

## Ce n'est donc pas dangereux ?

La quantité de VIH que l'on risque de recevoir est faible par rapport à ce qui peut déjà exister dans l'organisme. En revanche, la qualité de VIH peut être différente de celui ou ceux dont on est déjà porteur, ce qui peut causer un problème.

## En quoi la qualité du VIH que l'on recevrait en cas de surcontamination est-elle dangereuse ?

Les virus VIH sont parfois très différents les uns des autres. Certains sont résistants à tel ou tel médicament, tandis que d'autres sont sensibles à tous les médicaments. Si l'on est porteur de virus VIH sensibles aux médicaments, cela veut dire qu'un traitement de type "trithérapie", s'il est bien pris, a beaucoup de chance de rendre la charge virale indétectable. En revanche, si l'on se surcontamine ou recontamine avec un virus résistant à un ou plusieurs médicaments, les traitements risquent de ne pas être aussi efficaces que l'on pourrait l'espérer.

## Est-ce qu'on a la preuve que cela est déjà arrivé ?

Oui, on sait qu'en France, 10 à 15% des nouvelles contaminations se font actuellement avec des virus résistants à l'AZT.

Et pour les autres médicaments, comme les antipro-

## théases ?

Il n'y a pas beaucoup d'études à ce sujet. Malheureusement, on connaît déjà des gens qui ont essayé tous les médicaments disponibles et qui ont cependant une charge virale élevée. Cela signifie que les virus VIH dont ils sont porteurs ont développé des résistances partielles ou complètes à certains de ces médicaments. C'est très embêtant de se surcontaminer dans ces conditions. L'un de ces virus risque de réussir à se multiplier malgré un traitement correct.

## Quel conseil donner, alors, à deux personnes séropositives qui sont ensemble ?

Il est préférable dans ce cas aussi d'avoir des pratiques sans risque ou à moindre risque, de façon à éviter de se surcontaminer avec un virus VIH "plus méchant". On évite ainsi pour soi-même un risque d'échec de traitement, de même que l'on évite de transmettre à quelqu'un un virus résistant dont on pourrait être porteur.

Docteur Jean DEROUINEAU  
MÉDECIN-CHEF du CDAG du Figuier  
(Centre de Dépistage Anonyme et Gratuit).

Depuis le début de l'épidémie à VIH, la question se pose du rôle de la surcontamination chez les personnes déjà infectées par ce virus.

La littérature scientifique est très discrète sur ce sujet. Cependant, une étude publiée sur le virus du singe (SIV) en 1994 montre une mosaïque de structure du génome des virus de plusieurs singes verts. Différents arguments conduisent les auteurs à conclure que cette mosaïque résulte de recombinaisons de lentivirus qui étaient divergents dans un passé certainement lointain et que cette recombinaison génétique a favorisé la complexité génétique actuelle des lentivirus(1) primates.

Chez l'homme, des mosaïques de génome(2) ont également été identifiées pour VIH1 et VIH2. Cependant, si des cas de double infection VIH1 et VIH2 chez un même individu ont été décrits, des recombinants entre ces deux virus n'ont pas été observés.

On sait depuis longtemps que les variabilités génétiques, et par conséquent les modifications antigéniques, ont été développées par les micro-organismes pour échapper à la réponse immunitaire de l'hôte. Mais dans le cas du SIDA, il n'est jamais fait allusion à une pathogénicité plus ou moins grande des recombinants ni du rôle des surcontaminations. Par contre, on sait maintenant très clairement que les MST (Maladies Sexuellement Transmissibles), surtout si elles sont ulcérales, favorisent l'infection par le VIH. L'utilisation de seringues propres en cas d'injection intraveineuse et de préservatifs lors des rapports sexuels restent les moyens les plus efficaces pour éviter les MST, dont le SIDA et les hépatites.

(1) Lentivirus : Sous-famille de rétrovirus(3), n'ayant pas la même organisation de génomes qu'un rétrovirus.

(2) Génome : Matériel génétique.

(3) Rétrovirus : Virus dont le génome est composé d'ARN et qui a besoin d'une cellule dite "supérieure", (exemple : cellule humaine), pour transformer son ARN en ADN afin de se multiplier et de potentialiser sa virulence.

INSTITUT PASTEUR Unité d'Oncologie Virale  
28, rue du Dr Roux - PARIS 75015.  
Tel : 01 45 68 87 36

**LA PRISON**

La prison rime avec discrimination, c'est clair et établi par les bien-pensants. Il y en a marre. Prison rime avec discrimination et exploitation. Tout se rejoint. Prenons l'exemple des clandestins, la plupart n'ayant pas ou peu de famille en France, ils ne sont pas assistés financièrement. Une alternative, le travail (mais quel travail !) des heures et des heures à bosser pour quelques centaines de francs par mois ... Zonpri rime avec mépris. Mépris des races, des cultures. Moi, si je n'avais pas cette fierté qui me tient droit, on m'aurait écrasé comme une m... depuis longtemps. Destruction psychologique, humiliations constantes parce que je ne suis pas issu de parents français. Pourquoi ? Et pourquoi met-on les arabes avec les arabes, les noirs avec les noirs, les blancs avec les blancs, avec tous les avantages attribués à ces derniers ? C'est ça l'intégration ? Parqués comme des bêtes dans des enclos qui sont bloc B et bloc C ? Pourquoi les promenades sont-elles plus petites pour nous ? Pourquoi le courrier intérieur met-

il plus de temps pour arriver parce qu'il vient de notre bloc ? Il y a tellement de questions que l'on se pose et qui ne devraient pas être posées, vu les discours d'égalité des races que l'on nous tient. Intégration ? Désintégration, oui ! Heureusement qu'il y a des associations comme la vôtre pour nous écouter. Nous vous remercions tous les trois de tout coeur. Alors «discrimination», je dirais plutôt racisme pur et dur, et ils ne se gênent pas pour nous le faire sentir. Des recours, les seuls que nous avons feignent l'ignorance, on se lève et on se retrouve au cachot, car si la solidarité n'est pas toujours vraie chez les détenus, elle l'est à fond chez les surveillants. Ras le bol, il y en a marre, mais cela changera-t-il un jour ? Je l'espère sans trop y croire. J'aurais aimé finir sur une note d'espoir, mais l'univers carcéral est tellement raciste que je ne trouve pas les mots pour nous reconforter. Je préfère cracher ma colère, au moins ça me fait du bien et je sais que je ne leurre personne

en disant cela. Si je parlais des problèmes au quotidien, je pourrais écrire un bouquin et je sais que votre journal est ouvert à tellement de sujets que si vous nous publiez, je ne veux pas encombrer l'espace d'écriture. Il y a tellement de coups de gueules à passer et vous ne vous gênez pas pour les publier. Bravo ! et continuez.

**J.B., P'tit Mouss and co**  
(Maison d'Arrêt de la Santé, Paris).

**MERCI****UN PEU DE MON EGO**

Etrange... notre humilité habituelle se transforme, l'espace d'un moment, en bête émotion, voire en fierté. J'envoie à EGO cette émotion que ses dix ans m'ont donnée. C'étaient des mots que mon coeur avait couché là, et que je voulais donner, sur papier, pour ne pas avoir su les dire alors. Le journal, en toute honnêteté, n'était pas le but premier. Et me voilà étalée sur une page... puis, face à cette page, je trouve "Conscience", d'autres mots jetés par un chagrin qui m'agite depuis quelques mois. Quelqu'un qui possédait cette "Conscience", a décidé de la partager, elle aussi, et je l'en remercie, du fond de mon âme déchirée. Ainsi, elle se répare un peu, cette âme. J'avoue là quelque égoïsme d'un instant.

**BEAUCOUP D'EGO**

EGO vit parce qu'EGO donne, redonne la vie.

Que de larmes séchées

Par de simples paroles

L'indifférence n'existe plus ; je voudrais tant y croire.

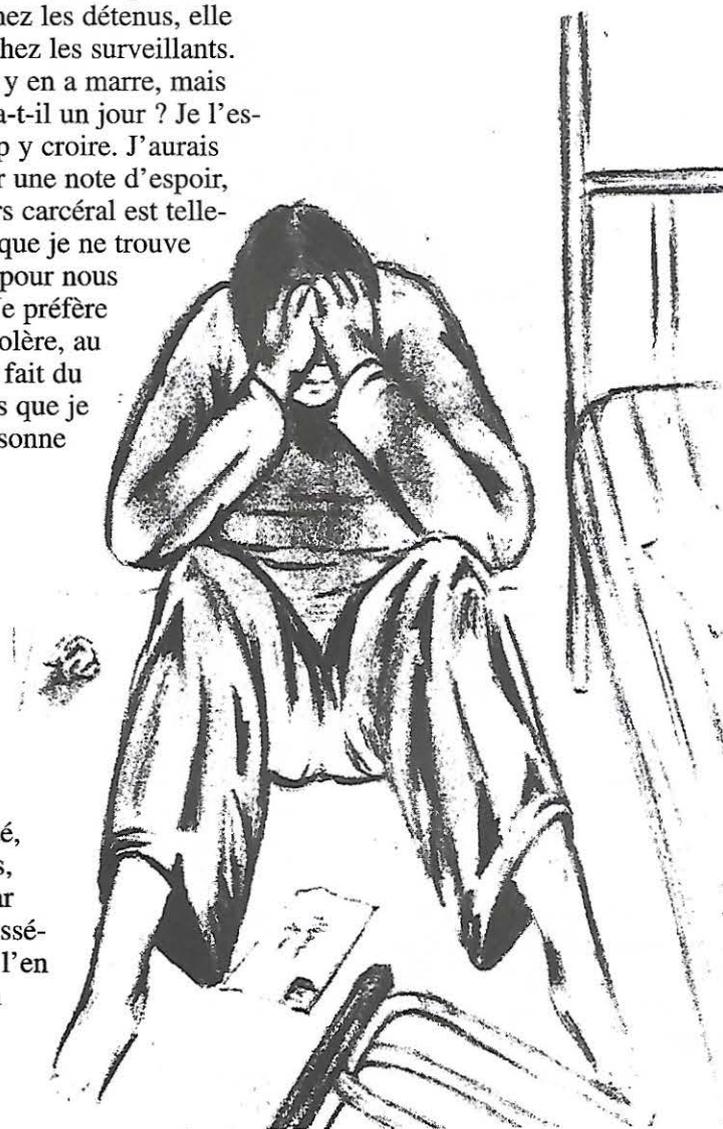
Ce qui est terrible, c'est votre beauté, à vous qui êtes dans la douleur. Paradoxe : le mal inspire tellement mieux. Les phrases nous viennent, nous encombrant même, quand on veut écrire et que c'est cette douleur qui, justement, est notre sujet. Voyez tous ces mots que SIDA nous fait entendre : sidaventure, sidathon, sidamour...

En de braves minutes

Vous serez les soldats

D'une armée d'amour.

Je confirme donc, en ce jour : je vous aime.



(ARIANE)

# DROGUE, ÉGLISE ET SOCIÉTÉ

Un document de la Commission Sociale des Evêques de France rejoint, il me semble, le travail dans lequel EGO s'investit depuis plus de dix ans et met en valeur les convictions qui animent les acteurs d' EGO .

Le lien social est de plus en plus fragilisé par les conditions de vie, nées de la situation actuelle : le chômage et la précarité. Ce lien est devenu si fragile que parfois il se brise et qu'il laisse alors les individus isolés dériver dans le monde des exclus. Ainsi des usagers de drogues dépendants.

Sont-ils malades ou coupables : faut-il réprimer ou soigner?

Là n'est pas la question, du moins la plus fondamentale de ce document. Il faut d'abord recréer le lien social. Cela commence par accueillir et écouter. Au début, un fil, parfois si ténu, qu'à peine noué il se détend. Mais les usagers d'EGO, les blessés de la vie, disent tous que c'est d'abord le lien avec un accueillant, un intervenant ou un bénévole d'EGO qui leur a permis de ne pas sombrer totalement. Plus que les thérapeutiques, les cures de sevrage et les

techniques de réinsertion, même si elles sont nécessaires, ce qui compte avant tout, c'est rétablir la relation à l'autre.

L'intérêt du document "DROGUE, EGLISE et SOCIÉTÉ", c'est de nous rappeler ce qui fonde la vie en société. C'est le lien d'humanité qui fait que nous appartenons tous à la même espèce humaine.

Que nous soyons usagers de drogues ou non, noirs ou blancs, malades ou bien portants, nous formons un même Corps d'Humanité : nous sommes tous membres du corps social. Nous avons à vivre ensemble dans une même société, unis par le lien social. C'est le lien social qui est souvent rompu et c'est la vie sociale qui en est malade. Quand un membre de ce corps social souffre, c'est tout le corps social qui souffre.

En restaurant le lien social affecté par l'exclusion et le rejet du toxicomane, en accueillant celui-ci et en favorisant sa réinsertion sociale, la société ne fait que lui redonner le statut auquel il a droit et

qu'il n'aurait jamais dû perdre. C'est dans cette perspective que s'inscrit tout le travail d'EGO.

Ainsi, échanger une seringue usagée contre une seringue propre est bien plus qu'un geste prophylactique ou qu'un acte de prévention. C'est un acte social qui crée une relation humaine. Il donne à l'usager de drogues une reconnaissance sociale et à l'intervenant de STEP, la reconnaissance sociale de son rôle de la part de l'usager de drogues.

Il y a là une démarche de réciprocité qui fait que le lien social rétabli peut être source de liberté possible et de prise de conscience de ses responsabilités d'homme ou de femme.

"C'est la voie de l'espérance" dit le document. C'est celle que nous essayons de suivre à EGO et c'est la seule, je crois, qui est promesse de guérison de notre société, donc de sa cohésion et de son possible avenir.

Henri

## LA VIE DANS UN FOYER

La vie dans un foyer n'est pas tous les jours très facile, car cela nous entraîne dans un cercle de promiscuité, qui a rapport aux problèmes liés à la drogue.

Le foyer où je me trouve actuellement est pour moi une épreuve, car ce n'est pas très favorable à l'amélioration de ma situation, et surtout ça ne convient pas à mes attentes.

Je vais vous décrire brièvement ce foyer où je vis actuellement :

- Il se trouve à Paris.

- A l'entrée, on doit vider nos poches face à un vigile en uniforme.

- Il faut être rentré à 20h, maximum, sinon on dort dehors (à moins de travailler le soir et d'avoir une dérogation).

Le plus drôle, c'est que la directrice est une ancienne matonne...

Je pourrais vous raconter plein de petites histoires sur ce foyer, mais je ne pourrais pas illustrer mes propos avec des photos, car il y est formellement interdit de prendre la moindre photo ; c'est "top secret". Je ne déconne pas.

Quant aux problèmes de drogue, ils sont toujours présents, là-bas, et à tous les niveaux ; c'est parfois très dur de résister, mais il le faut bien si l'on veut s'en sortir.

MAINTENANT, ce que je souhaite, c'est réussir à m'en sortir un jour, et je le souhaite également aux milliers d'autres personnes dans mon cas, à qui je dis : ne vous laissez pas aller, et courage ! continuez de vous battre, comme moi.

LA RÉDUCTION  
DES RISQUES  
SOCIAUX  
ET  
AILLEURS

Entendons-nous bien : ce que nous nommons "toxicomanie" en France (plus récemment : usage de drogues) ne recouvre pas les mêmes significations et par extension les mêmes perceptions ou actions dans d'autres pays. Vouloir comparer les constructions, perceptions et interventions concernant ce problème social dans deux entités nationales différentes nécessite donc de déjouer ce risque d'assimilation des sens dû à l'usage d'un même mot. Beaucoup ont ri quand je me suis décidée à partir aux Pays-Bas afin d'entamer ma recherche sur la gestion des risques liés à l'usage de drogues (mémoires de maîtrise et de DEA) ; pour d'autres, j'apparaisais plus comme une militante engagée que comme une observatrice objective ; quant à moi, cela m'a permis de prendre lentement conscience des spécificités hollandaises et françaises dans le domaine de la toxicomanie, inhérentes aux contextes sociaux et culturels particuliers. Cela m'a permis de dépasser l'opposition caricaturale qui est devenue lieu commun : une Hollande libérale contre une France répressive.

L'observation donne désormais un sens et une explication à cet a priori : les choix interventionnistes découlent de deux perceptions différentes du problè-

#### U.S.A.

Trois grandes personnalités de droite, Dennis PÉRON, Etan NADELMAN, et le prix Nobel Milton FRIEDMAN, leader d'un mouvement antiprohibitionniste modéré qui est entrain de prendre pied aux États-Unis, ont lancé un appel au Président CLINTON afin qu'il légalise les drogues douces et que les drogues dures soient réglementées. Leurs interventions, dans lesquelles ils soulignent que la prohibition ne génère que des malades et criminels, commentent à avoir de l'influence.

(CORSEIRA, 29/12/97)

me. L'exemple de l'emploi des termes est significatif : les uns ont longtemps usé du terme "toxicomanie", traitant le problème sous l'angle de la condamnation de l'usage, les autres, usant depuis toujours du terme "usagers" placent le traitement dans une conception plus neutre et envisagent en premier lieu une intervention en terme de santé publique. En choisissant de présenter brièvement la position néerlandaise, il ne s'agit ni de modéliser cette approche, ni de rendre caduque l'approche française dans ce domaine, mais plutôt d'ouvrir une brèche dans le cadre "franco-français", car même si les modèles ne sont pas transposables, nous gagnerions peut-être en coopération à ouvrir les débats, les échanges et les pratiques par-delà les frontières. En Hollande, on assiste à un processus continu de "normalisation" des usagers de drogues : schématiquement, cela consiste à repérer la population particulière que l'on va classer et désigner, l'objectif étant d'améliorer les conditions d'existence de cette population. Aux Pays-Bas, on distingue les produits dès 1970 (l'usage de cannabis est jugé à risques acceptables alors que les drogues dites "dures" le sont à risques inacceptables) pour cibler le groupe dit "à risques" afin de mieux l'intégrer à la communauté et de réduire les risques liés à la pratique. La normalisation vise à ce que l'État considère comme "normale" la différence, pour ne pas la marginaliser. Mais au sens néerlandais, ce processus est en premier lieu un processus social spontané et naturel dont les groupes sociaux seraient les principaux acteurs dans un dialogue constant impliquant des phénomènes d'acceptation, d'intégration ou de rejet. L'intervention de l'État n'est donc pas contre nature dans le domaine de la toxicomanie et vise à contrôler et non pas à maîtriser le phénomène qu'il reconnaît indépendant de sa volonté. L'État trouve sa place dans ce processus naturel en tant que

#### FRANCE

Paris - Les participants aux rencontres nationales sur l'abus de drogues, 300 professionnels opérant dans le domaine de la toxicomanie, réunis les 12 et 13 Décembre au Ministère de la Santé, se sont déclarés favorables à la dépenalisation de toutes les drogues et ont demandé une révision de la loi de 1970 sur les stupéfiants. Bernard KOUCHNER, Secrétaire d'État chargé de la Santé, a dit que la question de la réforme ne constitue ni un tabou ni une condition préliminaire aux initiatives en matière de traitement et de prévention anti-drogue.

(LE FIGARO, 12-15-16/12/97.  
LIBÉRATION, 15/12. LE MONDE,  
16/12/97)

gestionnaire de toute nouvelle situation. Dans cette logique, la Hollande a choisi un traitement "global" et "intégré" (prise en charge au sein des structures sanitaires et sociales générales, coopération entre les différents services, initiatives municipales, etc.) du problème de la toxicomanie : cibler le

#### SUISSE

Après l'échec de l'initiative populaire "Jeunesse sans drogue", les quatre partis de la coalition du gouvernement ont décidé de travailler ensemble pour la révision de la loi sur les stupéfiants. Dans un premier temps, le groupe de travail suggère au gouvernement de proroger les dispositions sur la distribution sous contrôle de l'héroïne (arrivant à échéance à la fin de l'année) afin que soit atteint le chiffre de 800 héroïnomanes ayant droit à l'expérimentation.

(NEUE ZUERCHER ZEITUNG,  
16/12/97)

groupe pour mieux intégrer les individus au sein de la collectivité. Ainsi, réduire les risques, c'est d'abord s'attaquer à ce que les néerlandais nomment "problèmes secondaires individuels", c'est-à-dire tous les problèmes sanitaires ou sociaux liés aux conditions d'usage (malnutrition, risques de contamination par la seringue, mais aussi la prostitution, etc.).

Les modes de gestion des risques n'ont donc pas été envisagés de la même façon dans les deux pays : si l'on parle de réduction des risques en France et aux Pays-Bas, les instruments et les perceptions d'une telle orientation ne se sont pas construits sur le même mode.

C'est sur ce point que j'ai jugé de l'avantage que présentait une comparaison. En effet, l'évolution et l'histoire spécifiques des constructions sociales du groupe des usagers de drogues ont éloignés, les conceptions françaises des conceptions néerlandaises. On aurait pu croire à un point de convergence des histoires naturelles des deux pays à partir du moment où la France a entamé une approche plus sanitaire, faisant du groupe des toxicomanes (auparavant en marge) un groupe d'usagers à risques, dans le milieu des années 90. Cette hypothèse ne trouve pas de vérification puisqu'il faut tenir compte des histoires sociales, institutionnelles, des traditions politiques, etc. Ainsi la réduction des risques existait avant même d'être conceptualisée en Hollande. En fait, la construction du dispositif s'est faite sous le signe d'un abord collectif : les moyens et instruments d'une approche gestionnaire du traitement de l'usage de drogues sont les mêmes que pour la réduction des risques ; rappelons que les traitements de maintenance à Amsterdam ont une histoire longue de trente ans déjà et que le bus méthadone de La Haye fonctionne depuis 1978 ! En France, la réduction des risques a d'abord été le fer de lance des intervenants "engagés" dans la "déstigmatisation" des toxicomanes, puis est devenue l'instrument d'une politique d'urgence face aux dangers et aux dégâts de l'épidémie du virus du sida - en Juin 1994, 23,3% des patients atteints du sida étaient des toxicomanes.

Aujourd'hui, la réduction des risques est le maître mot de toute intervention ou prise de position dans le domaine, mais ouvrons nos écoutilles... scrutons l'horizon...

Maria BASCH

#### **SUISSE**

En Suisse, le nombre des victimes de la drogue est en diminution. D'après les estimations de la police, le régression est d'environ un tiers par rapport à 1996. La police et les toxicologues concordent sur l'influence positive exercée par la prescription sous contrôle d'héroïne aux toxicomanes chroniques et l'élargissement des programmes avec la méthadone. Un exemple qui sera à suivre également en Italie, selon les déclarations du président de la commission Justice de la Chambre des députés, Guiliano PISAPIA.

(CORSERA, 28-29/12/97.  
IL GIORNALE, 28/12/97)

#### **GRANDE-BRETAGNE**

Hommes politiques et médecins britanniques sont favorables aux expériences visant à évaluer les propriétés thérapeutiques du haschisch, à condition d'être soumis, comme tout autre produit pharmaceutique, à des contrôles sévères avant sa commercialisation. C'est aussi ce qu'a annoncé le député conservateur David EVANS, qui a au contraire repoussé la proposition de légalisation de son collègue italien, Gianfranco DELL'ALBA.

(SUEDEDEUTSCHE ZEITUNG, 12/97)

#### **ITALIE**

Rome - Le maire de la capitale a donné sa disponibilité pour que soit expérimentée la distribution contrôlée d'héroïne à un petit groupe de toxicomanes. L'initiative, lancée à la suite de la campagne de Marco PANNELLA, partage le monde politique en deux camps.

(L'ESPRESSO, 08/01/98)

#### **HOLLANDE**

La municipalité d'Amsterdam a décidé de réglementer la vente de pilules d'ecstasy, dont la Hollande est le premier producteur au monde. L'absence de contrôle sur la variété et la qualité des substances employées (a rapporté le porte-parole de l'administration) constitue actuellement un grave danger pour la santé des consommateurs.

(EL PAIS, FRANKFURTER ZEITUNG, SUEDEDEUTSCHE ZEITUNG, 12/12/97)

#### **PORTUGAL**

Tout comme le Président de la République, Jorge SAMPAIO, et d'autres collègues de son parti, le socialiste Joao SOARES, maire de Lisbonne, s'est déclaré favorable à la dépénalisation des drogues dans le monde. SOARES a proposé une réunion des grandes villes de l'Union Européenne pour discuter de la dépénalisation, qui devrait être mise en oeuvre à grande échelle ou du moins au niveau continental.

(EL PAIS, 28/12/97)

#### **PARLEMENT EUROPEEN**

La commission des libertés publiques du Parlement européen a adopté un rapport préconisant la dépénalisation des drogues "douces" comme le cannabis et la distribution médicalisée des drogues "dures".

Présenté par une parlementaire socialiste néerlandaise, Hedy d'Ancona, ce rapport plaide pour un "droit des toxicomanes à obtenir un traitement approprié", notamment par la fourniture de drogues "dures" sur prescription médicale et sous contrôle.

Il propose un renforcement de la lutte contre le trafic de drogue, mais, dans le même temps, l'abandon des poursuites contre les "petits consommateurs".

Il plaide de même pour une "réglementation de la production du cannabis et de ses dérivés". Réalisé à l'initiative du Parlement lui-même, ce rapport devra d'abord être voté en séance plénière de l'Assemblée des Quinze avant d'être définitivement adopté. Il n'aura toutefois pas de valeur "légale" ni "contraignante", car il n'entre pas dans la procédure législative nécessaire à l'élaboration des directives européennes, et ne constituera, en cas d'adoption, qu'une "recommandation" à destination des gouvernements.

(LE QUOTIDIEN DU MEDECIN, 12/11/97)



Alain,

Je te remercie de m'avoir envoyé les trois derniers numéros d'ALTER EGO. Cela m'a sincèrement intéressée. J'ai pu constater que ce journal et les gens qui y travaillent prônent et effectuent une action sociale et humaine. De ces écrits émane une véritable ferveur, motivante et génératrice d'espoir.

Bien que ce soit un journal de "prévention santé", je ne m'attendais pas à ce que l'on sente si peu une pensée politique ; ce qui est une bonne chose, à mon avis.

Votre travail, celui de rédaction, mais aussi celui d'accueil dans votre espace, est remarquable ; pas seulement par l'aide que vous proposez aux gens, mais notamment par la grande observation de l'autre, l'observation des mœurs, l'oubli de soi, dont vous faites preuve. Vous leur manifestez ainsi un grand respect. D'après les témoignages, ils se sentent écoutés, informés, et vous savent disponibles.

Sachant le rôle des associations toujours grandissant et plus dense, on ne peut que donner son soutien (et vous rejoindre, si cela nous est possible), puisque ce sont elles qui vont aider à progresser dans le monde social, à lui donner une véritable consistance, à bousculer des choses si affreusement établies.

Juste une dernière remarque, à propos de "l'explicatif" dans ce journal. La rubrique "Socialement vôtre" est, je pense, un point fort. C'est véritablement essentiel. Les gens disent vouloir être informés, simplement et clairement. On peut comprendre, en effet, qu'ils puissent être las de constater que certains journalistes, dans nos grands quotidiens (sans parler des journalistes télévisés), ont un peu trop tendance à paraphraser, commenter, résumer ou prendre parti. Pour certains, l'explication se fait rare : cela doit parfaitement ali-

menter le jeu politique. Au contraire, les gens s'éloignent de plus en plus de ce monde de l'information et de l'analyse, qu'ils considèrent comme "le monde intellectuel", sans rien ajouter ensuite. Il doit pourtant exister, indéniablement. Mais peut-être doit-il exister autrement ?...

Alors, certainement est-ce à vous, les associations, entre autres, d'effectuer ce travail qu'ils demandent ; proche d'eux et avec eux.

Je vais m'arrêter là ; simplement, je participerai volontiers à ce journal, d'une façon ou d'une autre, si j'ai quelque chose à y apporter. Et je crois que nous avons tous à apporter.

Mélicca

#### Après une semaine passée à EGO...

Lia,

J'ai envie de te faire partager mes sentiments maintenant que le "choc" est passé. Durant toute cette semaine, j'ai été bousculée et malmenée. J'ai l'impression que tout ce que j'ai appris est remis en question. Ça ne me facilite pas la vie mais ça me fait avancer et c'est inestimable. L'accueil, la tolérance, l'acceptation de l'autre dans tout ce qu'il est, avec cette conviction que j'ai rencontrée chez Akim, Leïla, Cécile, Yves, Anna et les autres, sans oublier les accueillis avec leur souffrance mais aussi la vie qu'ils ont en eux m'ont profondément touchée. J'ai reçu une grande claque en même temps qu'une leçon de courage, d'amour et de tolérance. J'ai vécu aussi ce que j'ai pu lire sans jamais l'avoir rencontré nulle part. Cette rencontre me redonne de l'espoir et du courage mais me fait mesurer tout le chemin que j'ai encore à parcourir...  
Merci à toi Jean-Paul, ainsi qu'aux autres.

Murielle (du Point Écoute de Nice)

# ADRESSES UTILES

# SESSERDA SELITU

BLOC  
NOTES

## AIDES

Accueil/soutien des personnes  
séropositives  
247, Rue de Belleville  
75019 Paris  
Tel : 01 44 52 00 00

## AIDES ARC-EN-CIEL

Accueil/Aide aux personnes  
séropositives  
52, Rue du Fbg. Poissonnière  
75010 Paris  
Tel : 01.53.24.12.00

## ASUD

23, Rue de Château-Landon  
75010 Paris  
Tel : 01.53.26.26.53

## BORÉAL

Accueil/douches/laverie/échange  
de seringues  
64, Rue de Meaux.  
75019 Paris  
Tel : 01.42.45.16.43

## LA BOUTIQUE

Accueil/douches/laverie/échange  
de seringues  
84, Rue Philippe de Girard.  
75018 Paris  
Tel : 01.46.07.94.84

## CELLULE ARC EN CIEL

Cellule de précarité  
de l'Hôpital Lariboisière  
Consultation médico-sociale gratuite  
2, Rue Ambroise Paré.  
75010 Paris  
Tel : 01.49.95.65.65

## CHARONNE

Accueil/suivi psychologique  
3, Quai d'Austerlitz.  
75013 Paris  
Tel : 01.45.83.22.22

## LA CORDE RAIDE

Aide et soutien  
6, Place Rutebeuf  
75012 Paris  
Tel: 01.43.42.53.00

## EGO (Espoir Goutte d'Or)

Entraide/Actions communautaires  
13, Rue St Luc  
75018 Paris  
Tel : 01.53.09.99.49

## MDM (Médecins du Monde)

Mission France SDF/Centre Méthadone  
62bis, Avenue Parmentier.  
75011 Paris  
Tel : 01.43.14.81.61

## MSF (Médecins Sans Frontières)

Consultation médicale gratuite  
2, passage Dubail  
75010 Paris  
Tel : 01.42.28.54.54

## PAST

Association pour transsexuels/Prévention  
94, Rue Lafayette  
75010 Paris  
Tel : 01.53.24.15.39  
ou 01.53.24.15.40

## SLEEP'IN

Hébergement d'urgence  
61, Rue Pajol.  
75018 Paris  
Tel : 01.42.09.07.07

## S.O.S. DROGUE INTERNATIONALE

16, rue du Delta  
75009 PARIS  
Tel: 01.53.20.41.40

## STEP (EGO)

Seringues Tampons Eau Préservatifs  
Echange de seringues/information/  
prévention/orientation  
56, Bld de la Chapelle.  
75018 Paris  
Tel : 01.42.64.23.21

## TERRASSE (LA)

Information/orientation/consultation  
222 bis, Rue Marcadet.  
75018 Paris  
Tel : 01.42.26.03.12

**SAMU SOCIAL  
115**

**SIDA INFO SERVICE  
0.800.840.800  
DROGUE INFO SERVICE  
0.800.23.13.13**

## BULLETIN D'ADHÉSION

Vous pouvez nous envoyer votre adhésion et/ou votre don afin de soutenir la lutte contre l'exclusion menée par l'association  
Espoir Goutte d'Or.

- Je désire adhérer à ALTER EGO  
 Je désire soutenir EGO dans sa lutte contre l'exclusion

100 frs     250 frs     500 frs     autres :.....frs

De la part de :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Merci de compléter et de renvoyer ce bon accompagné de votre adhésion et/ou de votre don de soutien à l'adresse suivante :  
Espoir Goutte d'Or. 13, rue St Luc 75018 Paris. Tel : 01 53 09 99 49. Fax : 01 53 09 99 44



- 2 heures du mat, j'ai une dose et un matos pourri.
- Dans ce cas, quelques conseils.

Si toutes les drogues représentent un risque pour la santé, l'injection y ajoute très fortement celui de la contamination par les virus du sida et des hépatites. Pour le réduire, la priorité est l'emploi de matériel neuf et stérile (seringue, cuillère, filtre).

Pharmacies, distributeurs automatiques, programmes d'échange de seringues ou centres de soins permettent dans tous les cas de se procurer du matériel neuf (l'idéal étant bien sûr de prévoir afin de ne pas se trouver démuné).

En l'absence de tout accès à du matériel d'injection stérile,

Pour savoir où vous adresser près de chez vous,  
Drogues Info Service : 0 800 23 13 13.  
Sida Info Service : 0 800 840 800. Samu : 15.  
Pour connaître le mode d'emploi de désinfection du matériel usagé avec de l'eau de Javel, une brochure est à votre disposition au CFES, 3615 CFES (1,29 F/mn)

la meilleure manière de réduire les risques de contamination

est de consommer la drogue sous d'autres formes.

En tout dernier recours, si la réutilisation du matériel usagé est la seule solution possible,

son rinçage à l'eau puis la désinfection avec de l'eau de Javel (12° ou 24°) permettent de réduire les risques de contamination.

SIDA  
INFO  
SERVICE:  
0 800  
840  
800

appel  
anonyme  
confidentiel  
et gratuit.

**Sida.**  
**Aujourd'hui, on peut  
faire beaucoup.**

**Mais rien sans vous.**